

# Le règne machinal à l'ère du Technocène

## Le Technocène

Tous nos augures s'accordent ; nous aurions changé d'époque lors de l'année du Virus. Entre la fin de 2019 et le début de 2021, suivant le calendrier occidental (et chrétien). Qu'ils soient philosophes, sociologues, économistes, journalistes, experts et technocrates de tous rangs ; qu'ils prétendent au souci du vivant dont nous sommes et de nos rapports avec ce vivant en voie d'extermination ; ou que dans leur volonté de toute-puissance, ils poursuivent l'accroissement de ses moyens (scientifiques, technologiques, économiques, militaires) – c'est-à-dire la poursuite de la guerre au vivant par d'autres moyens – tous ne parlent, dans leurs rapports et analyses que d'accélération, d'innovation, de basculement, voire de mutation, un mot que nous avons nous même mis en circulation. La question se pose dès lors de savoir ce qui a muté à l'occasion de cette « crise sanitaire », et pour devenir quoi.

Voici des décennies qu'une partie croissante de la population s'effraie des prévisions de James E. Hansen, le climatologue pronucléaire, et de ses collègues du Giec (2012, 2013...). Allons-nous cuire à + 2, + 4, + x° supplémentaires ? Les esprits s'échauffent sur les causes de cet embrasement, cependant que les néo-bolcheviques polémiquent contre les libéraux, opposant le *Capitalocène* à l'*Anthropocène*<sup>1</sup> - un mot forgé au début des années 80 par le biologiste Eugène Stoermer (1934-2012), pour désigner la période techno-industrielle, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle - et popularisé en 2002 dans un article de *Nature*, corédigé avec Paul Crutzen, le prix Nobel de chimie 1995.

« Pour ces auteurs, cela désigne l'intervalle de temps géologique actuel dans lequel de nombreuses conditions et processus sur notre planète sont profondément et durablement modifiés par l'impact des activités humaines. Ils proposent de situer symboliquement le début de cette nouvelle époque en 1784, année du perfectionnement de la machine à vapeur, qui correspond au début de l'utilisation des énergies fossiles et de la révolution thermo-industrielle<sup>2</sup>. »

Étrange, non ? Stoermer et Crutzen ne font pas remonter les causes du bouleversement géoclimatique à l'apparition de l'*anthropos*, voici trois millions d'années ; ni même à l'émergence du capitalisme - comme le voudraient les néo-bolcheviques - avec la première société par actions, celle des Moulins du Bazacle, à Toulouse au XIII<sup>e</sup> siècle, le commerce au long cours et l'ouverture de la bourse de Bruges, en 1309, par la famille Van der Buerse ; mais *au perfectionnement de la machine à vapeur*, et à la révolution *thermo-industrielle*. C'est qu'il n'y a ni Anthropocène, ni Capitalocène, mais bel et bien *Technocène*. Soit la période *techno-industrielle* depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le « Capitalocène » dénoncé par Andreas Malm dans *L'Anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*<sup>3</sup> est surtout la sempiternelle tentative des anticapitalistes (en l'occurrence un néo-léniniste suédois) de

---

<sup>1</sup> Andreas Malm. *L'Anthropocène contre l'histoire*, La Fabrique, 2017

<sup>2</sup> *L'Humanité Dimanche* du 7/13 janvier 2021

<sup>3</sup> La Fabrique, 2017

ramener tous les maux à leur idée fixe – « le capitalisme, seul responsable de l'exploitation destructrice de la nature<sup>4</sup> » (Alain Badiou) – et pour en disculper le Technocène, dissimulé dessous. Comme si le productivisme communiste, autrement dit capitalisme d'État, qu'on a vu à l'œuvre en Union soviétique, en Chine, en Corée, au Vietnam, en Europe de l'Est et dans tant d'autres « pays socialistes » et « démocraties populaires » avait été plus ménager de la nature, humaine ou non-humaine<sup>5</sup>.

Certes, « de tous temps, les hommes » ont pratiqué la politique de la terre brûlée, y compris les chasseurs cueilleurs du paléolithique. « L'Anthropocène » si l'on veut désigner par ce mot la « transformation » de la nature, sa production/destruction par l'animal politique (*zoon politikon*), a commencé à feu doux avec les chasseurs cueilleurs, fort peu nombreux, fort mal armés, et qui auraient pourtant réussi à éliminer la plupart des grands mammifères rencontrés depuis 125 000 ans, dans leurs migrations<sup>6</sup>. La destruction des forêts du nord et de l'ouest de l'Europe, les ravages des sociétés agraires partout dans le monde marquent l'extension du brasier<sup>7</sup>. Dès le Moyen-Âge, les mines et forges d'Allevard, dans le Grésivaudan, signalent par leur « exploitation destructrice de la nature », l'avènement de la société industrielle.

« Dans le Dauphiné, les représentants du Dauphin accusaient officiellement ceux qui fondaient le fer d'être responsables de la destruction des bois et réclamaient qu'on prît des mesures énergiques contre les bûcherons et les fondeurs<sup>8</sup>. »

L'embrasement devient général quand, des noces du capital et de la science, jaillissent des forces productives/destructives et une explosion démographique exponentielles. Ni le capital, ni la technologie, pris séparément, n'auraient été capables de tels exploits en si peu de temps. Il fallait l'investissement du capital (public ou privé) pour développer les technologies ; et le développement technologique pour justifier ces investissements (au nom du progrès et du profit). C'est la science, en dépit des gaspillages du capital et de ses propres errances, qui s'est révélé le facteur décisif, par sa capacité à transformer la connaissance du monde en puissance matérielle *au moyen de machines*. Le capital n'étant lui-même qu'un de ces moyens ou machines subordonnés à cette conquête de la puissance. Et c'est ainsi que nous vivons au Technocène ou – suivant nos géologues – à l'ère technologique de l'Anthropocène. Tous les hommes ont contribué au crime, mais tous n'y ont pas contribué autant suivant leur strate sociale et historique. Les derniers venus, les technologues, montés sur les épaules des générations précédentes, disposent de moyens sans commune mesure avec ceux des chasseurs cueilleurs. Mais ces moyens n'existeraient pas sans les moyens mis au point par les chasseurs cueilleurs, et que chaque génération, « l'intellect général » (Marx), a perfectionnés. A quoi s'ajoute le facteur démographique qui en multiplie l'effet destructeur. Les membres de la société techno-industrielle, innombrables et suréquipés, quelles que soient leurs positions sociales respectives (ouvriers, employés, technologues, capitalistes), ont détruit en deux

---

<sup>4</sup> *Le Monde*, 28 juillet 2018

<sup>5</sup> Cf. Marius Blouin, *Alain Badiou nous attaque, et nous faisons (humblement) notre autocritique*. Mars 2019 sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com) Pièce détachée n°87

<sup>6</sup> Cf. « *Extinction. Body size downgrading of mammals over the later Quaternary* », *Science* n°360, 20 avril 2018, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/science\\_20\\_avril\\_18.pdf](http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/science_20_avril_18.pdf)

<sup>7</sup> Cf. Jared Diamond, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Gallimard, 2006

<sup>8</sup> J. Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen-Âge*, Le Seuil, 1975

siècles à peu près tout ce qui restait de nature : réseaux routiers, transports, infrastructures industrielles, etc<sup>9</sup>.

C'est pourquoi Vladimir Vernadski (1863-1945), fondateur de la géochimie et de la biogéochimie, précurseur de « l'hypothèse Gaïa » et concepteur de la notion « d'écosystème », a distingué une *technosphère*, la partie du monde affectée par les activités humaines, produits et déchets compris, au-dessus de la *litosphère* (le noyau central de roche et d'eau) et de la *biosphère* (celle du vivant), au-dessous de l'*atmosphère* (notre enveloppe gazeuse) et de la *noosphère* (la couche de conscience intangible, l'activité mentale).

Les concepts d'anthropocène et de technosphère ont une affinité évidente. Mais il était réservé à *certains hommes, d'une certaine époque*, la classe technocratique des scientifiques, ingénieurs, entrepreneurs et cadres, apparue « en 1784 », lors de la « révolution thermo-industrielle », de déchaîner l'incendie planétaire grâce aux moyens/machines issus de leur prodigieuse activité – les *mékhané* disent les Grecs d'un seul et même mot. Que ces *mékhané* soient la propriété du capital privé, publique, de sociétés coopératives ou de la collectivité indivise. Ces technocrates de toutes couleurs, bleue, blanche, rouge ou verte, tous membres d'un même parti technologiste, convoitant également la (toute) puissance, afin de détruire le monde et l'homme nés de la nature, et de construire à partir de leurs débris un homme et un monde meilleurs, parce qu'arraché aux déterminismes aveugles de la nature, produits conscients et rationnels de leurs libres volontés. – Libres, naturellement, dans les contraintes de la matière qu'ils peuvent explorer, sans jamais pouvoir rompre leur asservissement.

Ce qu'ils veulent en somme, c'est rompre la relation directe entre l'homme et la nature, et imposer leur médiation, afin de substituer au despotisme impersonnel et égalitaire de la nature (ex : *tout ce qui naît doit mourir. Tous les hommes sont mortels. Etc.*), le despotisme inégalitaire, particulier et conscient de leur groupe social.

Ces deux siècles d'emballage technologique ayant empoisonné et calciné notre milieu naturel, épuisé et dévasté ses « ressources », ont donc concentré une population décuplée dans un réseau de Mégamachines, elles-mêmes tissées de réseaux de contrôle, de surveillance et de contrainte. Ce que les sociologues et géographes nomment précisément des « concentrations urbaines », des « conurbations » et « mégapoles ». Lisez *Les Monades urbaines* de Robert Silverberg (1971) pour une illustration littéraire.

C'est qu'au Technocène, la police des populations – l'organisation rationnelle de l'ordre public suivant le sens premier du mot police – se déploie dans son technotope. Police/*polis*, politique, etc. Ou plutôt cette police, cette organisation rationnelle, se confond avec le technotope lui-même - milieu artificiel, cité machine - produit de l'organisation rationnelle de l'homme machine, toujours plus socialisé et organisé ; tel les composants d'un ordinateur/calculateur.

Disons le plus clairement possible : l'organisation technologique de la cité est en soi politique. La technologie, c'est de la politique par un autre nom.

Les anarchistes ont combattu dès ses origines marxistes et saint-simoniennes ce « socialisme de termitière », autoritaire, hiérarchisé et pour le dire en termes contemporains : totalitaire. Les derniers mots de cet organisme total aux composants interconnectés, sont la *cybernétique* d'Ampère (1834), « la science du gouvernement des hommes », et de Norbert Wiener (1947), « la science des mécanismes d'information des systèmes complexes » ; ainsi que la *noosphère* de Teilhard de Chardin (1922), cette conscience fusionnelle issue de la convergence de tous

---

<sup>9</sup> Cf. *Le Monde* du 10 octobre 2018 : « *Freiner la croissance de la population est une nécessité absolue* », tribune signée par un collectif de scientifiques

les composants du monde et de la complexification de leur organisation. Une conception reprise de Vernadski, conférencier à la Sorbonne entre 1922 et 1925, affublée de spéculations théologiques, et qui valut au jésuite le titre de *Prophète d'un âge totalitaire*<sup>10</sup>, décerné par Bernard Charbonneau (1910-1991), penseur de la révolution écologique, et l'un de ceux ayant le plus clairement mis en évidence le lien indissoluble entre nature et liberté.

C'est le même Teilhard de Chardin (1881-1955) qui forgea le terme de « transhumanisme », repris par le biologiste Julian Huxley et promis au succès que l'on sait, pour nommer ce processus de *transition* de l'humanité vers sa post-humanité (augmentée, connectée, etc.), en attendant que cette transition s'étende au reste des êtres vivants, voire *des choses*, comme dirait son disciple Bruno Latour, autre prophète *cathotalitaire*. Ce préfixe *trans-* sert du reste de mot de passe et de reconnaissance mutuelle à toutes sortes d'aspirations à l'illimité, à l'indéfini et à l'indifférenciation. La transformation et la transition dissimulant la destruction et la transgression, toujours travesties d'apparences émancipatrices, jusque dans les plus sordides soumissions aux technologies hétéronomes sous prétexte de brouiller les « dualismes », les « oppositions binaires », et de « déconstruire » toutes les antonymies : nature/artificiel, homme/femme, etc. Voyez les sujétions avilissantes aux spécialistes, les opérations hideuses, les rançons exorbitantes, afin d'« augmenter » des corps en bonne santé, ou de leur donner, en vain, l'apparence de ce qu'ils ne sont pas.

On sait que la bienveillance inclusive » des « transsistes » dépasse non seulement les distinctions entre les règnes, les sexes et les genres, mais celles entre les êtres vivants et nos amies les machines : robots et « intelligences artificielles ». Si les fourmis sont – comme les Japonais<sup>11</sup> - des fanatiques de l'entraide, « l'autre loi de la jungle<sup>12</sup> », et de l'organisation collective, etc., elles sont non moins fanatiquement ennemies de l'anarchie et de l'autonomie personnelle. Prière de ne pas confondre Kropotkine et Mishima.

On n'est donc pas surpris de trouver parmi les promoteurs du règne machinal des scientifiques relevant du courant « holistique » (*holos* : entier). Le courant de la théorie Gaïa et de l'être total supérieur à la somme de ses éléments, parties, sous-ensembles, etc., suivant laquelle, la Terre organiserait l'ensemble des êtres vivants en un « superorganisme » symbiotique – et qui sait – conscient de lui-même. Un Tout émergeant de l'interconnexion de tous et de chacun, avec tout un chacun.

### La crise

La crise, au sens latin de *crisis*, est le point d'explosion de tendances négatives, voire un point de rupture : « sortie de crise » ou « enfoncement » mortifère.

La « crise sanitaire » que nous subissons depuis décembre 2019 n'est que la forme transitoire de la Crise perpétuelle et protéiforme, spirituelle, économique, écologique, démographique, sociale, migratoire, etc., suivant ses décennies de mutation, et telle qu'elle fut nommée, il y a un demi-siècle de cela, lors de la prise de conscience simultanée de l'effondrement écologique et du déclin économique dans les pays occidentaux.

1972 : « Année de la Terre », du sommet de Stockholm, du rapport du Club de Rome (*Halte à la Croissance*) et de la publication de *La Gueule Ouverte*, « Le journal qui annonce la fin du monde ».

---

<sup>10</sup> Bernard Charbonneau, Denoël, 1963

<sup>11</sup> Selon Edith Cresson en 1989. Voir aussi Ruth Benedict, *Le Chrysanthème et l'épée*, 1946

<sup>12</sup> Pablo Servigne, Gauthier Chapelle. *L'Entraide, l'autre loi de la jungle*. 2017. Les Liens qui Libèrent

1973 : année du « choc pétrolier », début de l'appauvrissement des pays occidentaux. « Délocalisations », automation, informatisation.

Entrée dans la Crise sans fin.

La pandémie, la canicule ou l'exode de masse sont les phases aiguës d'une même maladie de civilisation : l'entropie croissante de la société industrielle. Que le SARS-Cov-2 soit une zoonose, comme l'artificialisation de la Terre et la concentration des populations humaines et animales en provoquent toujours plus, ou un produit de laboratoire, que des bio-ingénieurs auraient rendu plus virulent encore, il est une catastrophe industrielle. Un effet de la guerre au vivant que mène la technocratie dans sa quête de toute-puissance. Et dont les victimes sont d'abord la nature et la liberté. C'est-à-dire les deux noms de ce ruban de Möbius que nous appelons la vie.

Cette crise sans fin et son actuelle forme sanitaire ne sont que les produits différés des deux siècles de cette « révolution thermo-industrielle » planétaire (et déjà spatiale), qui virent l'asservissement de l'État et du Capital à la volonté de puissance de la technocratie. Ce que l'épidémie met en évidence, après bien d'autres crises et catastrophes, c'est le déchaînement de la puissance technocratique. Non seulement cette volonté de puissance provoque la Crise (ravages écologiques et industriels, effets pervers, externalités négatives, accidents technologiques, maladies de civilisation, etc.), mais elle profite à la technocratie qui prétend toujours la résoudre par des surcroûts de puissance, de « fuite en avant technologique » (Ellul), qui n'aboutissent qu'à des surcroûts de crise. Les scientifiques, la plus haute couche de la classe technocratique, emploient tous les moyens que nous leurs consentons à assouvir leur volonté de puissance. Ceux qui acceptent de se soumettre à la rationalité techno-scientifique jusque dans son irrationnalité, découvrent un jour que leur soumission à cette volonté de puissance met en danger la survie de l'humanité.

Cette crise n'est donc pas la crise du capitalisme, ni celle de l'État ; mais celle de la société industrielle et des moyens/machines mis au service de la volonté de puissance technocratique. Elle est en somme une crise de cette volonté de puissance, confrontée à ses conséquences catastrophiques. Cette crise est métaphysique.

La Crise et la révolution technocratique se nourrissent l'une de l'autre. Par « révolution technocratique », on entend la prise du pouvoir politique et officielle de la classe technocratique *en tant que telle* (scientifiques, ingénieurs, universitaires, cadres, entrepreneurs, professions libérales, actionnaires et possédants), l'alliance du savoir, de l'avoir et du pouvoir, des bac +++ et des CSP +++, des lecteurs du *Monde* (la technocratie bourgeoise « progressiste ») et de ceux du *Figaro* (la bourgeoisie technocratique « conservatrice »). Bref la classe des puissants en quête de toute-puissance.

Tout en intensifiant les tendances de fond de la société industrielle – numérisation, virtualisation, remplacement des humains par la Machine – la crise renforce les moyens et l'acceptation de la contrainte. Elle ouvre des *fenêtres d'opportunité* au perpétuel fait accompli technologique, afin d'accélérer la rationalisation et la centralisation du pilotage au nom de l'urgence et de l'efficacité. Réclusion générale à domicile ; drones de surveillance ; géolocalisation et contrôle vidéo ; analyse des données et des échanges par l'intelligence artificielle ; détection des « messages néfastes » sur les réseaux sociaux ; espionnage numérique des mis en quarantaine ; *applis* de traque des cas contacts par *smartphones* ; autorisations de sortie délivrées par SMS ; fichiers et passeports sanitaires ; vaccinations

obligatoires. La « crise sanitaire » suscite la bio-dictature, suggérée et/ou imposée par les bureaucrates – moitié *nudge* et manipulations de masse, moitié votes parlementaires et décrets gouvernementaux. Mais également plébiscitée par une population avide de prise en charge. Bref la classe des subissants en quête de bribes de puissance, de soins et d'objets de consommation, octroyés par les puissances supérieures ou tombées de leurs hauteurs. C'est ainsi que nous voyons émerger une *technocrature* dont la Chine constitue le modèle absolutiste, et les Etats-Unis, le modèle éclairé. L'avènement de cette technocrature avait été dénoncé, il y a un demi-siècle de cela, sous le nom d'« écofascisme », la dictature des ingénieurs Verts, grâce à l'État d'urgence écologique. Chacun peut voir aujourd'hui que cet « écofascisme » était en fait un « technofascisme ». Si l'on tient à employer cette référence extrêmement définie et datée. Quant au projet latent ou conscient de cette technocrature, il s'agit évidemment du techno-totalitarisme. L'incarcération de l'homme machine dans un monde machine où la garantie de notre fonctionnement biologique se paye de tout ce qui fait le prix de la vie – terre et liberté.

La Machine – ou plutôt ses machinistes – saisit l'occasion pour nous réduire à l'état de machins numériques. La « Machinerie générale » (Marx), la *Smart planet* (IBM), étend ses circuits à l'échelle planétaire. Les mauvais Terriens qui compromettent l'organisation scientifique de la survie, deviennent le nouvel ennemi. D'où le cri de guerre du président de la technocratie saint-simonienne, devant les « acteurs de la French tech » (sic), contre les « Amish », opposants à la 5G. C'est-à-dire rétifs à l'essor de la Machine à gouverner. A la contrainte automatisée. La crise, du point de vue anthropologique, est ce moment où, sous la menace du chaos, le corps social cherche à se purger du poison (*virus* en latin) qui l'infecte. Dans le huis-clos du village local ou dans celui du village « global », rétréci par « les moyens de communication », le *pharmakon* (poison/remède) est le même : reconnaître les « mauvais signes », les symptômes victimaires, éliminer l'empoisonneur, le porteur du maléfice contagieux. Le pangolin, par exemple, ou celui qui questionne les vérités officielles sur les causes de la crise et les moyens de la résoudre, qui use de sa propre raison pour les découvrir et qui ne trouve ni pangolin, ni chauve-souris, au marché du canton, mais bel et bien des marchands d'orviétan. C'est la phase de *tri* (*crise, crible, crime, critique, critère, ex-crément*, etc.). Les médias donnent un écho planétaire à cette phase d'étiologie, aux cancans du lavoir et de l'abreuvoir. Voyez La Fontaine et ses *Animaux malades de la peste*.

La Machine doit évidemment expulser ou écraser ce grain de sable qui l'empêche de tourner rond. Les ingénieurs ont mis au point au début du XX<sup>e</sup> siècle l'organisation scientifique du travail (OST), avec Ford et Taylor à l'ouest et Stakhanov à l'est. Un mouvement de rationalisation implacable de la production, en vue de gains d'efficacité toujours améliorés. Un siècle plus tard, nous en sommes à l'organisation scientifique du monde (OSM), en vue d'étendre l'efficacité à tous les rouages et aspects de la machine sociale.

### **Le règne machinal**

Les plus âgés de nos lecteurs se souviendront peut-être avoir appris en sciences-nat, à l'école, que la nature (*natura* en latin, *phusis* en grec ; ce qui *naît* et *s'accroît*) se partageait entre les trois règnes, minéral, végétal et animal. Une classification héritée du naturaliste suédois Carl von Linné (1707 – 1778), au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans son *Système de la Nature*, qui répertoriait des milliers d'espèces de manière organisée et hiérarchisée - l'un ne va jamais sans l'autre. Leur classification parfois bizarre et artificielle, soumise aux lubies du bonhomme et des autorités religieuses, ignorait en outre le transformisme des espèces, la complexification croissante des êtres vivants soumise à leur dynamique interne ; et la diversification des espèces, modifiant

leurs organes et/ou leurs comportements, pour s'adapter aux modifications du milieu. Toutes conceptions dues au créateur de la biologie, Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) dans sa *Philosophie zoologique* (1809) et son *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres* (1815), auxquelles Darwin ajoute la notion de sélection naturelle en 1859 dans *L'Origine des espèces* ; un mécanisme qui favorise la survie des espèces et des individus les plus adaptables – et donc, souvent, les mieux adaptés – aux évolutions du milieu. De ces notions de sélection et de survie des mieux adaptés, les racistes, les eugénistes (Galton, 1883), les nazis et les transhumanistes depuis 1957 (Teilhard de Chardin, Julian Huxley) ont fait leur arme de choc idéologique, propageant sous des noms et travestissements divers un « darwinisme social » destiné à légitimer leurs entreprises de domination et d'élimination<sup>13</sup>.

En 1948, Norbert Wiener, le concepteur de la cybernétique et de la Machine à gouverner, annonce ingénument dans *L'Usage humain des êtres humains* : « Nous avons tellement transformé le monde que nous devons nous transformer nous-mêmes pour y survivre. »

Nous transformer en quoi pour survivre dans quel monde ?

En post-humains ou transhumains, comme le veulent Julian Huxley et Teilhard de Chardin, ces eugénistes post-nazis ?

En cyber-organismes, comme le proposent Manfred Clynes (1925–2020) et Nathan Kline (1916–1983), deux chercheurs en psychiatrie et psychopharmacologie qui forgent le mot *cyborg* dans un article de *Astronautics Magazine* paru en septembre 1960, *Drugs, Space and Cybernetics* ? Supposez, nous disent nos deux génies, qu'un poisson veuille sortir de son milieu naturel pour vivre sur terre, comme le firent nos ancêtres voici quelques millions d'années. Sans doute, il ne peut pas se promener avec son bocal, ni modifier la terre pour en faire de l'eau ; mais un poisson très intelligent (comme nous les scientifiques), ayant étudié la biochimie et la physiologie, un poisson ingénieur et cybernéticien disposant d'excellents laboratoires devrait arriver à concevoir un dispositif lui permettant de vivre sur terre et de respirer à peu près. Et c'est également ce que doivent faire les humains pour survivre à des voyages de plusieurs milliers d'années dans l'espace hostile : modifier leurs fonctions et leurs organes corporels par des moyens biochimiques, incorporer des composants électroniques, de manière à ce que leurs corps s'adaptent et s'autorégulent d'eux-mêmes à ces nouveaux environnements, sans avoir à y penser sans cesse. Après tout, nous ne pensons pas constamment à respirer – j'aspire – j'expire – notre système respiratoire le fait automatiquement sans que nous ayons constamment à lui en donner l'ordre. Et il en est de même pour les systèmes digestifs, hormonaux, sanguins, etc. Il s'agit en somme de s'automachiner partiellement, afin de ne pas dépendre d'une machine extérieure.

Et l'on pourrait dire de cette automachination qu'elle n'est rien d'autre que la poursuite de l'évolution humaine, de la perpétuelle adaptation de notre espèce aux modifications de son milieu, sauf que cette adaptation qui s'est faite des millions d'années durant, de façon lente, spontanée et naturelle, deviendrait fulgurante, délibérée et artificielle ; et qu'elle résulterait d'une migration vers un autre milieu, si hostile et lointain qu'on cherche en vain la nécessité d'une telle entreprise, sinon la volonté de puissance de ses entrepreneurs. Cette automachination consciente, voulue et dirigée, impliquant une part d'automatisation, « comme les robots », expliquent Clynes & Kline, qui suggèrent quelques transformations déjà possibles, et listent une vingtaine d'autres problèmes à résoudre.

---

<sup>13</sup> Cf. Pièces et main d'œuvre, *Alertez les bébés ! Objections au progrès de l'eugénisme et de l'artificialisation de l'espèce humaine*, Service compris, 2020 ; A. Pichot, *La Société pure. De Darwin à Hitler*, Flammarion, 2000

« Quoique certaines des solutions proposées puissent paraître fantaisistes, on devrait noter qu'il y a des références dans la littérature technique soviétique, sur des recherches dans nombre de ces mêmes domaines. (...) Résoudre les nombreux problèmes technologiques qu'impliquent les vols spatiaux en adaptant l'homme à son environnement, plutôt que vice-versa, marquera non seulement un grand pas en avant dans le progrès scientifique de l'humanité, mais pourrait aussi bien pourvoir son esprit de nouvelles et plus vastes dimensions<sup>14</sup>. »

Il s'agit en somme de devenir des *cybernanthropes*, comme raille Henri Lefebvre (1901 – 1991), penseur marxien de la vie quotidienne, dans un livre publié en 1971, et précisément titré *Vers le cybernanthrope*<sup>15</sup>. Et c'est non moins précisément l'objectif que se fixe la biophobe *queer*, Donna Haraway, dans son *Cyborg Manifesto*, en 1984, afin de transgresser toutes ces frontières *données*, naturel/artificiel, animal/humain, homme/femme, etc., assimilées à des préjugés arbitraires, et de nous transformer en auto-constructions de toutes pièces, produits de notre seule *volonté* et affranchies des déterminations naturelles, oppressantes et inégalitaires. Du point de vue *queer*, il n'y a jamais entre les uns et les autres que des différences de degré, purement quantitatives, et non point qualitatives. Une continuité variable qui n'atteint jamais de discontinuité radicale. En fait, soit il n'y a plus d'« autres », soit nous le sommes tous, ce qui revient au même.

La métaphore anthropomorphique de « lois de la nature » ayant servi de justification pseudo-rationnelle à l'asservissement des femmes et des faibles, ou aux persécutions des homosexuels, les idéologues *queer* rejettent la nature avec ces pseudo- « lois », parfaitement humaines, sociales et politiques, que les idéologues antérieurs des classes dominantes (bourgeoises, aristocratiques, esclavagistes, etc.), ont imposées depuis l'antiquité. En ce sens l'idéologie *queer*, avec sa négation de tout contour objectif – à la fois seuil et barrière – entre les sexes et les espèces, et son refus fanatique de toute limite donnée (*i.e* naturelle, innée), constitue un élément majeur de l'idéologie dominante de la technocratie dominante. Elle en est sa caution pseudo-révolutionnaire dans les mœurs et l'artificialisation de l'espèce humaine, dans la mise en pièces et la machination des corps, asservis à la volonté de puissance des technomaîtres. La technocratie est *queer* ; le *queer* est technologiste.

Dès lors, l'émancipation du *Deuxième sexe* (1949) - par exemple - réside dans sa suppression, et tout d'abord dans son éradication biologique : abolition de la maternité, de la gestation et des couches, reproduction artificielle des humains (FIV, DPI, machinations génétiques, gamètes et utérus artificiels, clonage, etc.). Suppression ou contrefaçon des organes spécifiques de la féminité par des moyens chimiques et chirurgicaux : seins, vulves, vagins - en attendant l'utérus - suivant les *desiderata* des « personnes » et les « rôles » qu'elles veulent « performer ».

L'humaniste Érasme l'avait dit dans une hyperbole souvent plagiée, on ne naît pas humain, on le devient par la société des autres humains qui éduquent les nouveaux nés<sup>16</sup>. Et l'essentiel de cette éducation consiste en la transmission et l'imitation de modèles. C'est-à-dire que la nature de l'animal humain, mâle ou femelle, réside dans son aptitude innée à la culture humaine, avec l'aide de ses congénères, mâles et femelles.

---

<sup>14</sup> *Drugs, Space and Cybernetics*, in *Astronautics Magazine*, septembre 1960. Traduit par nos soins

<sup>15</sup> Ed. Denoël

<sup>16</sup> Cf. Érasme, *De l'éducation des enfants*, 1529

On ne naît pas homme, ni femme – d’ailleurs on ne naît plus. On est fabriqué en laboratoire par des spécialistes suivant les désirs du ou des « parents d’intention » ; en attendant de se faire refaire suivant ses propres désirs. *L’autonomie reproductrice*, qui reste la caractéristique du vivant est abolie au profit de l’hétéronomie technologique qui est celle de l’objet inanimé. A ceux qui souscrivent aux thèses du machinisme universel – l’animal-machine, l’homme-machine, la matière-machine, le monde-machine, etc. – et qui ne voient dans les robots, les cyborgs, les I.A, que d’autres personnes-machines, nous soumettons l’expérience suivante, infiniment renouvelable et vérifiable : mettez une machine chimpanzée mâle et une machine chimpanzée femelle dans le même arbre, et il en résultera assez souvent d’autres petites machines chimpanzées ; au lieu que vous aurez beau coucher deux robots dans le même lit jusqu’à la fin des temps, il n’en résultera rien qu’un tas de ferrailles rouillées<sup>17</sup>. Quant aux cyborgs, tout dépend de la conservation, ou non, des appareils reproducteurs *naturels* de leurs sexes respectifs : mâle et femelle.

Pourquoi nous transformer en cyborgs ? Pourquoi renoncer à notre humanité et hybrider nos organes biologiques de pièces technologiques ? Pour survivre, selon Wiener, dans un monde que « nous » avons si radicalement transformé (dévasté) depuis la « révolution thermo-industrielle de 1784 » et les débuts du Technocène, qu’il n’est plus notre milieu naturel, ni même un milieu naturel, un biotope, mais un technotope ; un milieu étrange et hostile. Parce que « nous » avons fait de la Terre, un milieu extra-terrestre, comme Mars ou Vénus. Que n’avons-nous cultivé notre jardin et protégé notre monde contre les ravages des industriels révolutionnaires ? Parce que la masse d’entre nous, les subissants, a cru aux promesses des puissants de nous rendre leurs semblables ; puissants, tout puissants, des surhommes *augmentés*, sinon comme des dieux, grâce aux moyens/machines. Et nous voici maintenant embarqués de force, machins dans la Machine. Chaque nouvelle sous-crise de la Crise, quelle qu’en soit la forme, accélérant l’incarcération de l’homme machine dans le monde machine et l’avènement du règne machinal.

Cette mutation substitue à l’interdépendance immanente et spontanée de tous les êtres vivants et naturels, l’interconnexion volontariste et transcendante de tous les composants artificiels et fonctionnels en un système total, ne laissant rien subsister en dehors de lui et résorbant toutes les consciences individuelles en une seule conscience machinale et impersonnelle. Voilà quelles sont les « tendances de fond » qui s’emballent et éclatent aux yeux de tous, à l’occasion de cette « crise sanitaire », après deux siècles de révolution industrielle ininterrompue.

\*\*\*

Voici quinze mois que nous enquêtons sur cette « crise sanitaire » comme nous l’avons fait depuis deux décennies, sur bien d’autres symptômes et « maladies de civilisation », produits fatals de la société industrielle en voie d’entropie, au même titre que tant de biens et services dégueulant sans fin sur le monde et ses habitants, d’une machinerie impossible à arrêter. Jamais nous n’avions eu autant d’échanges, directs et indirects, ni le sentiment d’une camaraderie diffuse, avec autant d’autres enquêteurs, en France et ailleurs, scientifiques ou sauvages, convergeant sur un même objet, l’examinant sous tous ses aspects et explorant toutes les pistes avec une minutie et une pugnacité qui nous a laissés quelques fois admiratifs. Tout de même, aspirer des dizaines de thèses chinoises sur Internet et en ratisser le contenu quand on n’est ni virologue, ni sinophone, on n’y aurait pas pensé. Ce que nous avons vu à l’œuvre à cette occasion, face à la « machinerie générale » (Marx), c’est l’enquête générale, certes tributaire d’Internet, s’informant, se concertant et agissant *via* ce filet de contention

---

<sup>17</sup> Cf. Karel Capek, *RUR*

cybernétique dans lequel nous nous débattons. On peut vivre contre son temps, mais non en dehors. Notre enquête en cours et jamais terminée, sans cesse revue et augmentée jusqu'à ces derniers jours, a profité de ces apports autant que de nos efforts. La voici pour contribuer à l'intelligence de ce qui vient et de ce que nous vivons depuis l'hiver 2019.

Pièces et main d'œuvre,  
Grenopolis, le 13 juillet 2021

Avant-propos à :  
*Le règne machinal (la crise sanitaire et au-delà)*,  
Service compris, 2021